



Quand tout change, rien ne change. Les littératures tsiganes après l'ère soviétique

Cécile Kovacshazy

► To cite this version:

Cécile Kovacshazy. Quand tout change, rien ne change. Les littératures tsiganes après l'ère soviétique. Clara Royer; Petra James. Sans faucille ni marteau. Ruptures et retours dans les littératures européennes post-communistes, 28, Peter Lang, 2013, 978-90-5201- D/2012/5678/. <hal-04713466>

HAL Id: hal-04713466

<https://hal.science/hal-04713466v1>

Submitted on 29 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Quand tout change, rien ne change

Les littératures tsiganes après l'ère soviétique

Cécile KOVACSHAZY

Université de Limoges / CIRCE-CRECOB

À regarder les ouvrages généraux classiques sur l'Europe centrale et orientale et sur le post-soviétisme, on peine à trouver des chapitres, ou même quelques pages, consacrés aux Tsiganes, alors que ces derniers constituent la plus grande minorité des pays en question et une minorité que les media et les politiques, ne cessent, eux, d'évoquer. Le monde académique et scientifique semble reproduire l'ostracisme social. Cet article propose donc un tableau succinct de la situation des littératures tsiganes dans l'ère (aire) post-soviétique, ce qui ne saurait néanmoins se passer de quelques mises en regard avec la période d'avant 1989-1991.

Quatre champs d'observation s'offrent à l'analyse : la question de la publication et de la diffusion, celle de la langue, la forme des œuvres et leurs sujets.

En préambule, il faut préciser ce qu'on qualifie de « littératures tsiganes ». Il s'agit de textes littéraires écrits par des personnes se revendiquant elles-mêmes comme tsiganes. Le corpus de textes littéraires ne concerne donc pas les littératures orales transcrites, mais seulement des textes à l'origine mis en forme à l'écrit. Selon certains spécialistes, il ne faudrait prendre en compte que les littératures écrites en langue romani¹. Pour ma part, je considère comme relevant des « littératures tsiganes » les littératures écrites en toute langue, du moment que l'auteur est tsigane et se revendique publiquement comme

¹ C'est le cas de la grande romologue tchèque, Milena Hübschmannová (1933-2005) : « Mes rencontres avec le 'Romano šukar laviben' », *Études tsiganes*, n° 36, 2009, p. 98-135.

tel². Certes, c'est en Europe centrale et orientale que la langue romani est la plus vivace, et nombreux sont les écrivains, principalement des poètes, qui écrivent – exclusivement ou partiellement – en langue romani (langue indo-aryenne). Mais certains auteurs tsiganes n'ont pas le romani comme langue maternelle, et nombreux le connaissent seulement oralement, comme langue de communication quotidienne, sans le maîtriser parfaitement à l'écrit.

Conditions de diffusion et de publication avant et après 1989

Les conditions de diffusion et de publication des littératures romani se sont très nettement élargies depuis le changement de régime. Avant 1989, les publications étaient fort peu nombreuses et, pour cette cinquantaine d'années, se distinguent par deux périodes.

De 1945 à la fin des années 1970, le patrimoine folklorique tsigane connaît une certaine valorisation. Mais ce, dans le cadre d'un système politique où la population doit s'intégrer dans un ensemble donné. La politique nationale développée à l'égard des Tsiganes s'insère dans un objectif plus large et vise à corroborer une politique nationale. (En ce sens, les Tsiganes constituent toujours un sujet politique central et exemplaire, malgré le trompe-l'œil du minoritaire – puisque ce sujet concerne une population minoritaire, marginale et marginalisée.) On peut évoquer deux exemples de cette valorisation et de cette instrumentalisation folkloriques. En Pologne tout d'abord où, « alors que les Tziganes ne représentaient que 0,005 % de la population, le 'problème tzigane' fut déclaré 'tâche nationale importante' et un Secrétariat aux Affaires tziganes fut créé sous la juridiction du ministère de l'Intérieur. Ce département devait persister jusqu'en 1991³ ». C'est dans ce cadre que, sous la houlette du poète et traducteur Jerzy Ficowski (1924-2006), qui l'avait repérée pour son talent de compositrice de chansons, la poétesse tsigane Bronisława Wajs (surnommée « Papusza », 1910-1987) écrit et publie des poèmes notamment à la gloire de la sédentarisation et de la scolarisation⁴. Ces poèmes fortement

² Pour plus de détails sur la délimitation du champ des littératures romani, voir les numéros 36 (2008) et 37 (2009) de la revue *Études tsiganes* (Cécile Kovacsashzy ed.).

³ Isabel Fonseca, *Enterrez-moi debout* (*Bury me standing*, 1995), tr. fr. Laurent Bury, Paris, Albin Michel, 2003, p. 14.

⁴ Cf. les poèmes « Sur la bonne route (*pré latcho drom*) » et « Je n'irai pas par ces routes parcourues par les Tsiganes d'antan » (traduction littérale de Marcel Courthiade pour ses cours à l'INALCO). Ce n'est que très récemment qu'ont paru des travaux scientifiques sur Papusza : Magdalena Machowska, *Bronisława Wajs – Papusza. Między biografią a legendą*, Kraków, Nomos, 2011 ; Angelika Kuźniak, *Papusza*, Czarne, 2013. Ces deux ouvrages sont cités par Jean-Yves Potel dans son

didactiques et teintés de discours de propagande sont en décalage avec la réalité historique, puisque bien peu des Tsiganes qui avaient survécu à la Deuxième Guerre mondiale en Pologne étaient alors nomades (moins de 10 % selon l'historienne Henriette Asséo⁵). Mais il faut être vigilant. Les photographies représentant de longs cortèges de caravanes en déplacement qui sont souvent montrées pour illustrer la vie des Tsiganes en Pologne après la guerre correspondent en réalité à des populations de tout genre, déplacées aux frontières après les nouveaux tracés.

Le second exemple se situe en Tchécoslovaquie. La loi d'avril 1958 – dans la suite de celle qui avait été promulguée en 1927 sous la Première République – institua un régime d'exception pour les « nomades », selon une catégorie administrative créée pour l'occasion et sans rapport avec la réalité des personnes. Il s'agit là d'une politique de 'rééducation' en vue du 'renouveau national'⁶. Comme en Pologne, un bureau de la propagande fut ainsi consacré exclusivement aux Tsiganes tchécoslovaques. Une politique nationale d'éloge du travail ouvrier et d'adéquation aux plans économiques quinquennaux fut développée, qui passait notamment par une adhésion culturelle aux grands projets gouvernementaux ; c'est ainsi qu'on favorisa les chorales, les activités théâtrales (l'institution la plus célèbre et la plus active étant sans doute le théâtre romani de Košice), etc., et qu'on promut, soutint et subventionna ces activités pourvu qu'elles se déroulassent en langue tchèque. Le choix de la langue d'écriture devint donc un enjeu identitaire et politique déterminant.

C'est dans ce contexte qu'en 1953 Elena Lacková (1921-2003), une Romni lettrée communiste, très engagée dans la valorisation de la culture romani, et auteure avec l'aide de Milena Hübschmannová, une romiste de ses amies, d'un ouvrage autobiographique fort précieux tant pour les faits historiques dont il témoigne que pour sa qualité narrative (*Je suis née sous une bonne étoile... Ma vie de femme tsigane en Slovaquie*⁷), envoie une lettre ouverte pour la promotion de « l'âme

intervention sur Papusza lors du colloque « Tsiganes-nomades, un malentendu européen » (Paris, 6-9 octobre 2011), dont les actes devraient paraître sous peu.

⁵ Henriette Asséo, séminaire public de l'EHESS 2010-2011, « Généalogie et formes de la 'politique tsigane' au XX^e siècle dans les différents pays européens (1895-1969) », 15 février 2011.

⁶ Sur ce sujet et sur la vision publique dévalorisante donnée par un rapport gouvernemental 'scientifique', voir Hana Šebková, « Camarade tsigane ! », *Communications*, n° 55, 1992, p. 187-194 ; voir aussi les travaux de Celia Donert sur les Tsiganes en Tchécoslovaquie durant la période soviétique.

⁷ Elena Lacková, *Narodila jsem se pod šťastnou hvězdou*, Prague, Triáda, 1997, réd. 2002. Tr. fr. Frédéric Bègue, *Je suis née sous une bonne étoile... Ma vie de femme tsigane en Slovaquie*, Paris, Centre de recherches tsiganes, L'Harmattan, 2000. À ce jour, le livre a été traduit en anglais, français et hongrois.

rom ». Elle revendique une politique d'émancipation des Roms en suivant pleinement la logique de l'« intégration » des Roms dans et grâce à la « renaissance nationale », la société nouvelle. Or cette émancipation suppose de renoncer à la langue romani : l'émancipation sociale a pour prix une disparition culturelle. Cette alternative n'est pas simple, et l'on verra plus loin qu'en se tournant après 1989 vers l'autre option, celle de la valorisation de la langue minoritaire, les auteurs ont pu tomber dans d'autres travers. Notamment celui qui consiste à développer une vision, fantasmatique, d'une langue (fût-elle le romani) pure, homogène et authentique. Or « *les notions de pureté, de communauté, d'identité, c'est-à-dire les constructions et les homogénéisations linguistiques telles qu'aujourd'hui présentées comme spontanées, sont une implication de choix de mises en frontière* ». Cette vision conduit à opposer les populations les unes aux autres, l'Union européenne contribuant paradoxalement par sa « valorisation des cultures minoritaires » à différencier – et donc exclure – ceux qui sont déjà suffisamment les « exclus de l'intérieur ».

Ces deux exemples, pris en Pologne et en Tchécoslovaquie, correspondent à un modèle politique et culturel sensiblement similaire dans l'ensemble de l'aire soviétique. À la même époque en URSS, il y eut très peu de publications tsiganes et elles furent exclusivement en langue russe. On trouve juste quelques recueils de contes, qui adoptent des approches ethnographiques, et ces recueils ne sont pas rassemblés par des Roms. À Chişinau, en Moldavie, par exemple parut dans les années 1970 la collection « Folkloros Romano »¹⁰.

La seconde période, de la fin des années 1970 aux années 1980, connaît une certaine détente politique, et permet à quelques ouvrages plus désintéressés et émancipés politiquement de voir le jour. Nombre d'entre eux sont autobiographiques et testimoniaux, mais pas exclusivement. Pour prendre cette fois le cas de la Hongrie, on peut affirmer que la littérature romani émerge alors – exception faite du dictionnaire romani-hongrois établi à la fin du XIX^e siècle par Ferenc

⁸ Cécile Canut, *Une langue sans qualité*, Limoges, Lambert-Lucas, 2007, p. 16. Je développe aussi ce point, avec une approche littéraire, dans « Quand le français parle romani » in *ligan, Zingaro, Gitane, Gitano, Cigano – Die Sprachen der Roma in der Romania*, Max Doppelbauer, Georg Kremnitz, Heinrich Stiehler (eds.), Vienne, Praesens Verlag, 2012, p. 39-47.

⁹ Expression reprise de Ian Hancock, « Les Roms dans l'Europe contemporaine : les exclus de l'intérieur », *Tumultes*, Kimé, n° 21-22, 2003/2004, p. 69-85.

¹⁰ Pour plus de détails sur les littératures tsiganes en Moldavie et en République moldave, voir Svetlana Procop, « Émergence de la littérature tzigane en République de Moldavie », *Études Tsiganes*, n° 43, Cécile Kovács házy (ed.), « Une ou des littérature-s romani ? », 2010, p. 150-165.

Sztojka¹¹ et présentant des poèmes en romani, ou des retranscriptions faites au XVIII^e siècle de pièces de théâtre de rue. Au cours de cette décennie, on perçoit une libération progressive de la parole, et les œuvres de deux auteurs sont particulièrement remarquées : l'écrivain Menyhért Lakatos (1926-2007) et le poète Károly Bari (né en 1952). *Couleur de fumée*¹², le plus fameux des ouvrages de Lakatos, raconte le quotidien misérable d'un campement tsigane (beash) en Hongrie, avec une foultitude de détails qui intéressent le regard ethnographique tout en recelant une haute valeur littéraire. Le jeune héros est tiraillé entre son amour pour sa famille et son goût pour l'école, deux passions difficiles à concilier. Bari, en plus de ses poèmes et dessins, a thématisé de façon récurrente la difficulté d'être à la fois poète, c'est-à-dire le porteur d'une voix universelle, et membre d'une communauté culturelle qui aurait bien besoin de profiter de la publicité laudative de cet écrivain. Bari souligne ainsi le paradoxe qui est le sien :

je crois qu'un poète ne peut pas se permettre de confirmer les normes depuis longtemps inscrites dans la tradition, bien que, moralement, il soit de son devoir de reconnaître l'essence de cet héritage commun¹³.

Plus de vingt après les « changements de régime », on peut déjà esquisser une périodisation en deux phases : la première décennie, marquée par la libération de l'écriture, engendre de façon quasi euphorique une émancipation formelle collective. La « libération » de 1989 laisse ceux qui avaient été privés de parole s'exprimer et voit se multiplier les publications. Certes, cette périodisation n'est pas stricte : on l'a vu, la Hongrie a connu un début timide dès les années 1970. En revanche, en Moldavie, ce n'est qu'en 2001 que le gouvernement a porté son intérêt sur la minorité rom en décidant de préserver l'héritage culturel romani. La création d'un département dans l'Académie des sciences de Chişinău date de 2004.

En revanche, dans la deuxième décennie qui vient de s'achever, on assiste à une baisse d'intérêt commun, et donc de moyens financiers. Pourtant, parallèlement, l'écriture se délie et les formes deviennent plus inventives. On peut toujours lire beaucoup de témoignages directs, mais aussi davantage de littérature *stricto sensu* et assister peu à peu à l'avènement (ou le retour) de la fiction. Quelques maisons d'édition

¹¹ *Magyar és cigány nyelv gyök-szótára*, Paks, Malatin, 1890. *Un dictionnaire rromani oublié* : le 'Gyök-szótár' de Ferenc Sztojka, réédité en français par Marcel Courthiade, en collaboration avec András Kányádi, Paris, Rromani baxt, 2007.

¹² Menyhért Lakatos, *Füstös képek*, Budapest, Magvető Kiadó, 1975 ; tr. fr. Agnès Kahane, *Couleur de fumée*, Arles, Actes Sud, 1986.

¹³ Károly Bari, « Cigánynak lenni, költőnek lenni » [Être tsigane, être poète], *Barátság*, n° 6, 1999, p. 2660-2662.

consacrent une collection aux ouvrages d'auteurs tsiganes¹⁴, tandis que des revues spécialisées (et souvent bilingues) se multiplient, qui publient également des livres. La littérature romani se développe très certainement, et la légitimité de son existence également.

Si la politique de l'Union européenne a parfois pris le relais (avec notamment le programme « 2005-2015 Decade for Roma Inclusion¹⁵ »), elle a brisé des initiatives individuelles sans toujours les remplacer par des actions visibles. La politique de l'Union européenne prend une importance de plus en plus grande, qui impose des priorités culturelles de plus en plus ethnicisantes d'un côté, en légitimant ou en tolérant des inégalités de droits sur les plans politique et social, de l'autre. Sous couvert de préserver la culture, ce sont des populations entières qu'on laisse croupir dans la misère et/ou des populations déplacées (notamment dans le sillage de la guerre en Yougoslavie) qu'on maintient dans des statuts d'exclusion et de non-droit¹⁶. Comme l'écrit Henriette Asséo :

Les Tsiganes ont été rattrapés par une forme internationaliste de droit, à savoir le droit des minorités. Accusant le droit inégalitaire communiste ayant nié la qualité de minorité nationale ethnique (au sens noble), on les survalorise en minorités nationales ou ethniques. On survalorise les particularités jusqu'à en faire (en refaire) des étrangers à la nation. On est dans une phase qui empêche, interdit la réintégration dans la culture nationale d'une composante pourtant essentielle de son histoire¹⁷.

Le choix de la langue

Le choix de la langue d'écriture n'est pas qu'un choix personnel et, on l'a vu, il recouvre des enjeux politiques majeurs. Selon les pays et bien sûr selon la politique qui y a été conduite, le rapport à la langue diffère. Ainsi, en Hongrie, c'est presque uniquement en hongrois que les grands écrivains tsiganes s'expriment : Károly Bari, Béla Osztojkán (1948-2008), Menyhért Lakatos ou Magda Szécsi (née en 1958) écrivent tous en langue hongroise, même s'ils maîtrisent tout à fait le romani. Plus les Tsiganes sont lettrés et mieux ils maîtrisent le romani écrit. Les écrivains sont ainsi souvent aussi des traducteurs ; c'est le cas du

¹⁴ Comme Lex Liszt 12 en Autriche (à Oberwart) ou Drava en Autriche (à Innsbruck).

¹⁵ Voir le site <http://www.romadecade.org/>

¹⁶ Les récentes critiques sur les traitements infligés aux Tsiganes du Kosovo sont surtout le fait des pays (principalement l'Allemagne et l'Autriche) où ils ont tenté d'émigrer et où ils sont le plus souvent « reconduits » dans des conditions lamentables à la fois de rapatriement et d'accueil. Ces critiques sont le fruit d'organisations humanitaires, mais aussi désormais de documentaristes et de scientifiques en sciences humaines.

¹⁷ Henriette Asséo, *op. cit.*

Hongrois József Choli Daróczi (né en 1939), qui traduit dans les deux directions (romani/hongrois). Mais plus on va vers l'ouest, plus la langue romani semble en perte de vitesse. Selon l'étude réalisée par les sociologues István Kemény, Béla Janky et Gabriella Lengyel au début des années 1970, 71 % des Tsiganes de Hongrie avaient le hongrois pour langue maternelle ; ils étaient 89,5 % au milieu des années 1990 – soit environ 500 000 personnes. Il est intéressant de voir qu'après cette chute incontestable entre les années 1970 et 1990, ce chiffre est un peu redescendu dans la première décennie du XXI^e siècle, à 85,9 %¹⁸, le chiffre des personnes ayant le romani comme langue maternelle remontant en proportion.

Particularité de l'apparition des littératures romani, il arrive qu'un non-Tsiganes parlant romani intervienne pour aider un auteur potentiel dans son passage non seulement vers l'écriture, mais également vers la fiction. On peut citer deux exemples fameux de maîtres dans le paysage de l'après 1989 : en République tchèque et en Slovaquie, l'universitaire Milena Hübschmannová (1933-2005), fondatrice du département de romologie à Prague, a conduit vers la littérature de nombreux Roms, surtout des femmes, tels Andrej Giňa (né en 1936), Tera Fabiánová (1930-2007), Ilona Ferková (née en 1956), Gejza Horváth (né en 1947) et Erika Oláhová (née en 1957). Hübschmannová les encourageait à coucher sur le papier leurs créations improvisées musicales et poétiques. Aujourd'hui à Vienne, le linguiste Mozes Heinschink (né en 1939), qui parle à peu près tous les dialectes roms existants, porte vers la littérature écrite en langue romani de nombreux Roms émigrés de l'ex-Yougoslavie et installés en Autriche, tels que le poète gurbet Ilija Jovanović, né à Rumska en Serbie en 1950 et décédé en 2010 à Vienne. Celui-ci s'était un jour exclamé, mi-figue, mi-raisin, qu'il était bien énervant de devoir en passer par un non-Tsiganes pour améliorer son romani !

Les formes esthétiques

Les formes esthétiques des textes, elles aussi, empruntent de nouvelles voies. On peut voir à cela deux raisons. D'une part, la conjoncture politique : les productions littéraires sont en partie liées aux possibilités de production. Ainsi, dans des contextes politiques qui ne valorisent plus le théâtre comme du temps des régimes soviétiques, d'autres formes se développent. Les deux genres les plus fréquents sont actuellement les récits autobiographiques et la poésie. Les textes

¹⁸ István Kemény, Béla Janky et Gabriella Lengyel, *A magyarországi cigányság, 1971-2003*, Budapest, Gondolat Kiadó-MTA Etnikai-nemzeti Kisebbségkutató Intézet, 2004, p. 39.

autobiographiques permettent de restituer ce qui jadis devait être tu. C'est ainsi que l'écrivain autrichien Stefan Horvath (né en 1949) prend conscience, face à un événement traumatique (l'assassinat de son fils sous un mobile raciste), qu'il a un devoir de mémoire pour tout un peuple, son peuple, le devoir de parler des camps de la mort nazis¹⁹. Quant à la poésie, lyrique, elle libère des émotions qui devaient aussi être tuées jusqu'alors.

D'autre part, la littérature tzigane a aujourd'hui plus de cent ans. Des effets de générations esthétiques sont désormais visibles. En Europe occidentale, la chose est moins marquante parce que la littérature y est moins développée, mais dans l'aire géographique qui nous intéresse, on assiste à un épanouissement de la fiction romanesque. Souligner cette émergence, c'est reprendre une vision progressiste de l'histoire littéraire telle que l'ont développée Hegel et Bakhtine. Or il n'est pas certain que cette vision de la littérature occidentale s'applique au *romipen* (le mode de vie tzigane) et aux littératures romani, nées à une toute autre époque et dans de toutes autres conditions. Dans cet avènement de la fiction romanesque, on peut aussi voir un processus d'acculturation, voire de dénaturalisation culturelle, dont le stade suprême serait l'accès au roman. Pourtant, si l'on porte un regard politique sur ces productions littéraires (et il semble difficile de ne pas le faire, tant la création, et surtout la publication – la mise dans le domaine public – est un événement politique), ces fictions se placent décisivement dans l'ordre symbolique partagé du langage. En proposant une littérature romani d'ordre fictionnel, les textes opposent une résistance réelle et irréductible aux représentations fantasmatiques de la *doxa* emplies de préjugés.

Les sujets

La peinture du quotidien tzigane

Une partie de la littérature romani est une littérature de témoignage. Les conditions d'existence des Roms et la précarité qui les affecte sont la matière des œuvres. D'une certaine manière, cette littérature forme une autobiographie collective, où le référent du « je » qui parle se rapproche d'un collectif qui prend peu à peu existence et conscience. Ces publications prosaïques sont fondées sur le genre des Mémoires. Les œuvres biographiques et autobiographiques récemment apparues peuvent être considérées comme l'un des aspects du développement de formes folkloriques (orales) en formes littéraires (écrites). En Russie par

¹⁹ Stefan Horvath, *Ich war nicht in Auschwitz*, Oberwart, Lex Liszt, 2003 et *Katzenstreu*, Oberwart, Lex Liszt 12, 2007.

exemple, Olga Demeter-Tcharskaya (née en 1915) a publié en 1997 ses Mémoires, *Destin d'une Romni*²⁰. D'abord publié en russe, ce livre a été réédité par deux fois et la chose est symptomatique : il a été publié une fois en 1998 en romanès (kalderash) et une autre fois en russe, corrigé et complété. Ce livre autobiographique décrit la vie d'une famille de Roms en Russie (et particulièrement celle de l'auteur) à partir du début du XX^e siècle.

Dans cette approche autobiographique, un épisode testimonial précis doit être particulièrement souligné pour son intérêt historique mais aussi pour sa récurrence : il s'agit de la description de la vie quotidienne sous le régime soviétique. Le roman réflexif de Magda Szécsi (née en 1958) intitulé *L'Arrache-temps*²¹ développe une double vision, à la fois en tant que Tsigane et en tant que victime collective d'un système politique terrible. La narration de Szécsi réintègre les clichés colportés sur les Tsiganes et ce, avec énormément d'humour afin de montrer tant l'absurdité et la souffrance sous le stalinisme que le racisme anti-tsigane. Avec autodérision, la romancière tisse une nouvelle historiographie qui prend en compte ces acteurs oubliés de l'Histoire, les Tsiganes, ce qui est bien nouveau, voire révolutionnaire : en ajoutant un acteur à l'historiographie, on la modifie tout entière.

Cette évocation de l'ère soviétique a parfois aussi des penchants nostalgiques. C'est le cas par exemple du poème du Roumain de Timișoara Petru Jurcă, « Ode à Ceaușescu²² » :

Ceaușescu ieși din groapă
Că nu mai avem nici apă
Că de când tu ai murit
Prețurile s-au mărit
Și salamul s-a scumpit
Pungile ni s-au golit.
Să vezi Ceaușescu bine
Cine te-a slujit pe tine
Minte azi fără rușine
Și trăiește și mai bine.

²⁰ Olga Demeter-Tcharskaya, *Soudjba Tsiganki* [Destin d'une Romni], Moscou, 1997 ; puis *Amaro trayo ande Russiya* [Notre vie en Russie], Moscou, 1998. Puis *Soudjba Tsiganki*, 2^e éd., Moscou, 2003.

²¹ Magda Szécsi, *Időtepő*, Budapest, Széphalom Könyvműhely, 2006.

²² Le poème de Petru Jurcă, « Odă lui Ceaușescu », a paru dans l'ouvrage de Franz Remmel, *Botschaft und Illusion. Zeugnisse der Literatur der rumänischen Roma*, Reșița, Banatul Montan, 2007.

Scoală-te-n amiaza mare
Și mai tine-o cuvântare
Să dea totî în gălbenare
Și mai dă câte-un decret
Să dea totî în diabet.
Termină ce-ai început
Că ne fură la minut
Nimeni nu mai bate-un cui
Umblă hotu-n legea lui
Scoală și pe Leana ta
Ca să spargă bișnița.
Pentr-o chilă de cafea
Nu-ti ajunge pensia
Pentru apă și căldură
Dai salariul de pe-o lună
Iar puțini ce-au mai rămas
I-am depus la „Caritas”
Dar nici asta nu ne-o lasă
S-avem și noi bani în casă.
Scoală Ceaușescu, scoală
Ca să bagi pe toți în boală
Că de când tu ai murit
Prețurile s-au mărit
Șmecherii s-au înmultit
Și mai ține-o cuvântare
Să dea toți în gălbenare.

Les Tsiganes sont en effet la tranche de la population qui a, en Roumanie, mais pas seulement là, le plus souffert de la diminution drastique du nombre des emplois dans le secteur industriel. Si la situation était terrible sous Ceaușescu, elle l'est plus encore après 1990 pour les Tsiganes, ghettoïsés de force. Mais il serait bien sûr faux de croire que cette nostalgie est propre aux Tsiganes.

Levée de tabou : l'Holocauste

Avec le dévoilement de pans historiques tus jusqu'à présent, un autre tabou commence à se lever, et non des moindres : celui du génocide nazi (pour lequel on estime à 500 000 approximativement le nombre de Tsiganes exterminés) et de son récit. Le sujet de l'Holocauste a été

banni durant des décennies. Quelque quarante ans après la levée du tabou du discours sur la destruction des juifs, on commence à évoquer et à travailler sur la politique d'extermination des Roms²³. Ce qui est significatif, c'est que les Roms sont en voie de se réapproprier leur Histoire, à l'écrire eux-mêmes. C'est un phénomène de troisième génération : malgré le tabou culturel tsigane très respecté qui consiste à ne pas parler des morts²⁴, les langues et les plumes commencent à se délier.

Dans la même veine, en Roumanie plus spécifiquement, le tabou de la déportation en Transnistrie se lève timidement. Tout comme Herta Müller (née en 1953), l'écrivaine souabe du Banat et prix Nobel en 2009, a parlé dans son roman *Atemschaudel* (2009), coécrit avec Oskar Pastior (1927-2006), des déportations dans les camps de travail soviétiques, la poétesse roumaine Luminița Cioaba (née en 1957), dans son ouvrage publié en 2006, a radicalement changé son approche d'écriture. Elle écrivait jadis des poèmes lyriques. Ici, elle parle de la déportation de son père et des Roms en Transnistrie²⁵. Il y a incontestablement levée d'un tabou.

Conclusion : La spécificité d'une forte continuité

Si les formes esthétiques évoluent, en revanche, on ne peut que constater une forte continuité thématique dans ce qui est raconté : la misère économique, l'exclusion sociale, l'ostracisme symbolique et réel dont sont victimes les Roms, perdurent fatalement, quel que soit le contexte historique. C'est la thèse du journaliste et essayiste hongrois Imre Magyari qui montre, à partir d'une analyse de romans sur trois générations de prosateurs, les strictes similitudes des conditions de vie²⁶. Ainsi peut-on avancer que quand tout change, rien ne change. Tout a changé, mais rien n'a changé.

Les littératures romani – pour autant qu'on puisse les aborder comme un sujet homogène – ont cette particularité qu'elles sont nées récemment, dans les années 1930 en Russie, et plus tard encore dans les

²³ Parmi les ouvrages parus sur le sujet, on citera celui de Guenter Lewy, *The Nazi Persecution of the Gypsies*, Oxford, Oxford University Press, 2000 ; tr. fr. Bernard Frumer, *La Persécution des Tsiganes par les nazis*, Paris, Les Belles Lettres, 2003.

²⁴ Pour l'explication de cette particularité culturelle, voir Patrick Williams, *Nous, on n'en parle pas. Les vivants et les morts chez les Manouches*, Paris, Éditions de la maison des sciences de l'homme, 1993.

²⁵ Luminița Cioaba, *Deportarea în Transnistria. Mărturie*, Sibiu, Neo Drom, 2006.

²⁶ Voir son article en français : Imre Magyari, « Situation des Tsiganes en Hongrie à travers trois romans », *Études tsiganes*, n° 43, Cécile Kovácsázy (ed.), « Une ou des littérature-s romani ? », 2010, p. 108-119.

autres pays. Entre 1939 et 1989, quand ce ne fut pas le silence en termes d'écriture et de publication, il y eut distorsion littéraire par acculturation et instrumentalisation. Il y a donc peu de risques d'envisager la période soviétique comme une 'parenthèse', comme certains en sont tentés pour d'autres perspectives.

Vingt ans après le changement de régime, on peut déjà périodiser les littératures d'après 1989. Après une première décennie euphorique et relativement dynamique, la deuxième décennie a été celle du désenchantement. Les discours ne participent pas pour autant d'une victimologie. Mais ils renforcent un mouvement identitaire individuel (et non collectif) par l'écriture. La littérature ne conduit ici pas tant à une « communauté imaginée » (au sens où l'entend Benedict Anderson), au contraire, qu'à la volonté de s'ancrer nationalement et comme individu dans sa société. Le paradoxe est que les non-Tsiganes continuent d'exprimer encore et toujours ce fantasme d'une communauté qui serait hermétique et désindividualisante. Heureusement, les voix littéraires romani émergentes nous conduisent avec délicatesse vers d'autres formes de pensée.

